

# LE JAPON COMBATTANT

Essentiellement paysan, au plus beau sens du terme, c'est-à-dire d'autant plus passionnément attaché à sa terre qu'il a souvent dû la conquérir et la cultiver « contre vents et marées », le Japonais est profondément pacifique bien qu'un cliché hâtif, depuis quelques dizaines d'années, tende à le présenter comme un être fanatique et violent.

Cliché hâtif mais compréhensible, sinon excusable. Car durant une longue période — de la fin de sa préhistoire jusqu'à l'aube du 17<sup>e</sup> siècle — toute l'histoire du Japon peut être ramenée sans trop de schématisme à celle des guerres incessantes que se menèrent entre eux les clans des *daimyo*, disons des barons, pour la possession d'un pouvoir que le *mikado*, empereur descendant de la déesse Amaterasu, ne pouvait exercer pratiquement, son caractère sacré l'en empêchant. Aussi le déléguait-il à un *shōgun*, sorte de vice-roi ou de premier ministre, choisi parmi les nobles les plus puissants de l'empire. Des siècles durant, ce fut donc à qui serait le plus puissant, à qui serait le plus riche, à qui posséderait les plus grands domaines, à qui deviendrait *shōgun*. C'est ainsi qu'apparut dans l'histoire, pour demeurer à jamais dans la conscience et dans l'inconscient du Japon, l'impressionnant et presque mythologique personnage du *samurai*, le chevalier, le chef de guerre.

Tiré brusquement par son suzerain des travaux et des jours paisibles de sa vie campagnarde, le *samurai* n'aime pas la guerre. Il va se battre non par plaisir ni par intérêt mais par fidélité envers son seigneur, auquel il a fait, d'emblée, don de son existence. S'il est un valeureux guerrier, ce n'est point tant qu'il sache bien se battre, qu'il sache bien tuer, mais c'est qu'il a cultivé au point extrême, avec l'aide de la spiritualité shinto et du bouddhisme zen, l'art de bien mourir, sans la moindre crainte ni le moindre regret. C'est ce que notre Occident actuel appelle du fanatisme, sans doute par inaptitude profonde à toute hauteur, à toute vraie noblesse, à tout désintéressement. Au Japon le héros n'est point celui qui tue, mais celui qui meurt après avoir calligraphié d'une main sûre le subtil sourire d'un dernier poème. Ce serait une grave erreur de voir en le *samurai* un technicien de la guerre, rompu à toutes les ruses, à tous les stratagèmes, pour écraser un ennemi haï.

La réalité est bien différente. En 1274 et en 1281, par deux fois, les *samurai* vont avoir à se battre, non plus entre eux, mais contre un ennemi commun, les Mongols qui tenteront en vain d'envahir le Japon (ce qui aura la conséquence importante de faire naître une vague sentiment de patrie commune à défendre). Les *samurai* vont les affronter à leur manière. L'un d'eux s'avance à cheval vers l'ennemi en proclamant son nom et son rang et demandant qu'un chevalier ennemi de rang égal vienne se mesurer à lui en combat singulier. Mais les Mongols ont de la guerre une conception plus expéditive ; ils criblent de flèches le pauvre *samurai* avant même qu'il ait terminé sa phrase. Les autres Japonais reculent stupéfaits, choqués par une philosophie de la guerre, fondée sur l'efficacité barbare d'une puissante armée, alors que la leur repose sur la valeur d'un homme seul n'ayant pour armes que son sabre, son honneur et son mépris de la mort.

Ce heurt entre deux conceptions de la guerre va se préciser mieux encore lors du second assaut mongol, en 1281. Dépit par une première défaite, l'envahisseur arrive cette fois-ci avec des armes redoutables et inconnues. On pourrait penser que, face à tel arsenal, les *samurai* aient changé leur tactique ou perfectionné leur propre armement offensif, ou modifié leur conception du combat. Il n'en fut rien et il s'en fallut de très peu que ces chevaleresques guerriers ne soient écrasés par la brutalité humaine. Un typhon s'abattit brusquement sur ces barbares sans foi ni loi guerrière, typhon si providen-

tiel qu'on le nomma « vent divin », en japonais *kami-kaze*. On s'en souviendra... plus tard. Ce qui importe au *samurai* digne de ce nom est moins la victoire que le combat, le beau combat qui lui permette de donner la pleine mesure de son adresse, de sa noblesse, de son courage. Il est certes assez impénétrable à nos esprits occidentaux, ce « gentleman » absolu qui se parfume la tête avant d'aller au combat pour honorer son adversaire et ne pas l'incommoder par de mauvaises odeurs au cas où ce dernier aurait à le décapiter pour ramener sa tête à son seigneur. Pour le comprendre il faut bien voir que le *būshi do* « code moral du *samurai* (de *būshi*, guerrier et *do*, voie) — est au confluent des trois philosophies qui ont forgé la dure et pure âme japonaise : le *shinto*, qui enseigne à vivre en harmonie profonde avec le cosmos et implique de ce fait une esthétique de l'existence ; le vieux confucianisme chinois, rigoureuse éthique exaltant le sens du devoir dans toute son exigence ; enfin et surtout le bouddhisme *zen*, seule école bouddhique admettant l'action, qui vise à la pulvérisation du moi individuel et constitue de ce fait une mystique de la vie simple et quotidienne. Tels sont donc les trois piliers de l'esprit *samurai*, comme de l'esprit japonais en général, sur lesquels il convient de revenir plus en détail.

Le *shinto* enseigne au *samurai* à vivre — donc aussi à mourir — en beauté, c'est-à-dire en harmonie avec la beauté universelle qui est ordre minutieux et parfait. C'est pourquoi la formation du guerrier comprend aussi l'étude de la littérature, de la calligraphie et même de l'art des arrangements floraux ou *ikebana*. Quel autre pays au monde a enseigné à ses guerriers l'art de composer un bouquet ? Le *samurai* est donc un fin lettré, souvent même un poète, ne partant jamais au combat sans papier et pinceaux et ne dédaignant pas d'offrir quelques vers à son adversaire tout en le traversant de son sabre. Il est même arrivé que le vaincu compose lui aussi un bref poème en guise de dernier soupir. « Ah combien, en un tel instant votre cœur doit regretter la lumière de la vie », clame son meurtrier à Oto-Dokau. A quoi celui-ci répond en expirant : « Non, car il a dans les heures de paix appris à regarder la vie avec détachement » Quant à l'antique morale confucéenne, elle a donné au *samurai* son sens extrême du devoir et de la fidélité. C'est une morale de la simplicité. Fondée sur la rectitude, elle exige du guerrier qu'il soit droit et entier, qu'il ne tergiverse ni n'hésite jamais sur la conduite à tenir. Celle-ci doit être réglée uniquement sur la Fidélité au seigneur. Fidélité et non aveugle discipline. Le *samurai* n'obéit jamais bêtement à un ordre mais fait ce qu'il a à faire, jusqu'au bout, pour servir son seigneur. Ce dernier est-il tué par un autre seigneur ? Alors le *samurai* devra automatiquement venger son *daimyo* en tuant son meurtrier. Tout en sachant parfaitement que cet acte entraînera obligatoirement pour lui la nécessité de se tuer aussitôt après, le meurtre d'un supérieur, même d'un clan ennemi, étant rigoureusement interdit. Ce thème constitue le centre de l'une des plus célèbres épopées japonaises, celle des quarante-sept *rōnin* (guerriers sans maître) qui pendant vingt ans n'auront de cesse d'avoir vengé leur seigneur, assassiné par un stupide et orgueilleux chef du protocole à la cour impériale ; après quoi les quarante-sept *rein* se donneront tous ensemble la mort en accomplissant le *seppuku* ou suicide d'honneur (le terme *hara-kiri*, littéralement s'ouvrir les entrailles, employé en Occident est trivial). Le suicide d'honneur est la conclusion logique pour le *samurai* de toute transgression de la loi, de tout insuccès dans une entreprise, de toute suspicion planant sur son honneur. Il s'accomplit selon un rite sobre et immémorial, réglé en une minutieuse et terrible cérémonie. Vêtu de blanc (couleur du deuil au Japon) le *samurai* s'assoit en tailleur sur une natte, calligraphie

parfois un ultime poème, sort très lentement son sabre du fourreau, entoure la lame d'un bandeau de tissu blanc ne laissant libre que quelques centimètres d'acier nu à la pointe, s'assure du tranchant. Puis, sans manifester d'émotion aucune; sans autoriser le moindre tressaillement aux muscles de sa face, il entrouvre son vêtement et se frappe au ventre, d'abord de bas en haut, puis en largeur. Ses entrailles ayant jailli sur le sol, n'exprimant toujours rien de sa douleur, le « suicidé » tend son sabre à un assistant ami qui s'en empare et le décapite aussitôt. Le *seppuku* est terminé. Il existe une variante lorsqu'il s'agit d'une femme car il y eut quelques femmes *samurai* au Japon. Avant de se plonger la lame en son ventre, la femme prend la précaution de se nouer les genoux avec une sangle afin que la mort ne la surprenne point en une position indécente. Quel raffinement. Mais on voit mal la nécessité de s'ouvrir le ventre. La décapitation ne suffirait-elle pas, ou tout autre mode plus expéditif de suicide ? Pourquoi cette atroce et longue cérémonie ? Pour le comprendre, il faut savoir que, dans la conception japonaise de l'homme, si le cerveau est bien le siège de la pensée consciente, c'est l'abdomen, *hara*, qui recèle l'âme profonde de l'homme, son inconscient, son noyau ultime. La logique du *seppuku* est la suivante : « J'ouvre la demeure de mon âme afin que vous puissiez voir celle-ci de vos yeux. Regardez-là dans sa vérité et voyez vous-même si j'ai l'âme limpide ou souillée. »

La littérature japonaise abonde en récits de *seppuku* tous plus héroïques et édifiants les uns que les autres. Outre les quarante-sept *rônin*, la mère de l'un d'eux, Hara, fit *seppuku* pour laisser son fils aller venger son maître l'esprit libéré de tout souci à son égard : « Mon fils, il faut que vous alliez à l'attaque sans être arrêté par aucune inquiétude me concernant. Je suis vieille ; on peut facilement se passer de Mon existence. J'y mets fin avec joie pour vous délivrer de toute anxiété et vous mettre à même de mourir en vaillant *samurai*. »

Il y a surtout cette histoire, probablement vraie, en tout cas significative de l'esprit d'héroïsme japonais en ses extrêmes. Il faut savoir que c'est à l'âge de cinq ans que les fils de *samurai* recevaient leur premier sabre et étaient ainsi intronisés dans leur vie d'homme et de guerrier. L'un d'eux se trouva détenu par une bande de guerriers rivaux qui avaient mission de tuer son père et d'apporter sa tête à leur seigneur. Mais les guerriers ne connaissaient pas les traits de cet homme. Ils découvrent un *samurai* dont tout leur laisse croire qu'il s'agit de l'homme qu'ils recherchent. Ils l'abattent et ramènent sa tête à son fils. Que fait ce dernier lorsqu'on lui présente la tête de cet homme ? Pour donner le change et ainsi sauver son père, il fait ce qu'il aurait fait si la tête était bien celle de l'auteur de ses jours : il prend son sabre et, dignement étreint par la douleur, se l'enfonce dans le ventre. Cet enfant avait huit ans.

Le confucianisme enseigne aussi la piété filiale. Mais, au fond des choses, c'est sans doute au bouddhisme *zen* que la philosophie *samurai* est le plus redevable. Les rapports du bouddhisme *zen* avec ce qu'il est convenu d'appeler les arts martiaux — *juda* : voie de la souplesse ; *aikido*, voie de l'union des esprits ; *kendo*, voie du sabre ; *kuydo*, voie de l'arc, etc. et, de manière plus générale, le *bushido*, voie du guerrier — peuvent sembler paradoxaux venant d'une religion qui prône la non-violence et dont le fondateur prêchait : « Si la haine répond à la haine, comment la haine finira-t-elle ? » Précisément tout le problème est là. Et c'est en dépassant cette apparente contradiction que l'on touchera au cœur de la conception japonaise du combat. Ainsi le Japonais va-t-il demander à « l'attitude *zen* » de faire de son combat un combat de non-violent, une lutte où l'on ne hait pas l'adversaire, une victoire où il est bien moins ques-

tion de vaincre que de se vaincre. Voyez le *judo*, à présent bien connu en Occident. A aucun moment il ne s'agit de développer une quelconque énergie contre l'adversaire, d'opposer sa propre force à la sienne. Bien au contraire, tout l'art va consister en une passivité si totale qu'elle conduira, à l'aide d'une science de l'esquisse et du déséquilibre, à détourner l'énergie de l'adversaire contre lui-même. C'est un art de non-violence qui se limite à renvoyer sa violence au violent et de lui en faire subir les conséquences. Ne pas agir, ne pas haïr, mais laisser l'énergie et la haine retourner d'où elles sont venues. Combat hautement moral, finalement, même selon les perspectives d'un bouddhisme exigeant.

Seulement il est évident qu'il faut être de taille à être non-violent. Et ceci suppose, bien plus qu'une habileté : un immense détachement, une parfaite maîtrise de soi, un contrôle intégral de tout son être. C'est surtout à ce point précis qu'intervient le bouddhisme *zen*, en enseignant au *samurai* la difficile science du *haragei*, que l'on pourrait traduire par art du ventre. On a vu que les Japonais, réservant à la tête le siège de la pensée consciente, font du ventre le centre de l'âme, de l'énergie, de la « pensée globale » de tout l'être. Le *haragei* va donc consister à débrayer, au cours du combat, la marche de la pensée consciente, trop ponctuelle et trop lente, pour donner à tout l'être le rôle de centre de décision instantanée. En somme, il s'agit de faire du combattant non plus seulement un être pensant mais un homme total, de développer ce que l'on pourrait nommer l'immédiate sagesse du corps. L'archer ne se préoccupe plus de tirer ni d'atteindre la cible. Il ne s'efforce plus vers un but. Il laisse faire. Et, naturellement, facilement, « quelque chose » tire et « quelque chose » atteint le but. Celui qui se bat au sabre n'a plus l'attention retenue par la nécessité de deviner le coup que va porter l'adversaire et de déterminer la meilleure manière d'y parer. Il se laisse faire et sa propre attaque se développe naturellement, au moment opportun, avec l'évidence simple d'un fruit qui éclate lorsqu'il est trop mûr.

Le maître d'escrime *zen*, Takuan écrit : « La perfection de l'art de l'épée tient à ce que le cœur de l'épéiste n'est plus troublé par aucune pensée, de toi ou de moi, de l'adversaire et de son épée, de sa propre épée et de la manière d'en user, par aucune pensée de vie ou de mort. Ainsi, pour toi, il n'y a partout que vide toi-même. L'épée que tu as tirée, les bras qui la conduisent, mieux encore même l'idée du vide a disparu. D'un tel vide absolu naît le plus merveilleux épanouissement de l'acte pur ».

Ceci est vrai de l'épée, aussi bien que de la calligraphie ou de la peinture à l'eau. Il ne s'agit que d'annihiler sa volonté consciente pour laisser la place à un « quelque chose » qui est

## L'ARMEMENT MORAL..

jaillissement de l'être véritable. Comme le moderne structuraliste, le Japonais formé par le *zen* ne dira pas : je tire à l'arc, je parle, j'écris, je peins, je combats, mais « ça » tire, « ça » parle, « ça » écrit, « ça » peint, « ça » combat. On conçoit comment le *zen* a pu faire du combat une mystique, du combat comme de l'art de marcher, de boire de l'eau ou une tasse de thé. L'essentiel est de s'oublier, de ne plus s'attacher à soi, donc d'être sans désir de vaincre comme sans crainte de la mort. C'est là la leçon suprême que les *samurai* de jadis venaient chercher dans la quiétude des temples *zen* aux jardins de sable et de roches. Après, ils pouvaient repartir et se battre sans haine, vaincre sans vaincre, mourir sans mourir. Tout était jeu, danse, résorbé, absorbé dans un plus vaste jeu, une plus vaste danse. Et le combat était tranquille, pacifique. Gérard Barrière